

La construction adolescente

DU MÊME AUTEUR

Adolescences... Rencontre du féminin
ères, 2002 (1^{re} édition 1994)

Sous sa direction

Adolescents dans la cité
ères, 1992

Violente adolescence
Pulsion du corps et contrainte sociale
ères, 1997

Le féminin, un concept adolescent
ères, 2001

Avec Françoise Petitot

Protéger l'enfant en danger
Consensus et conflits
ères, 1994

Serge Lesourd

La construction adolescente

Collection « Hypothèses »

The logo for Érès editions, featuring the word "Érès" in a stylized font with "éditions" written vertically in a smaller font between the "é" and "r".

Arcanes

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1876-2
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION	7
--------------------	---

NOUVEAUTÉS ADOLESCENTES

Traces d'adolescence dans l'histoire	15
Flirter la rencontre de l'autre	25
Construction du féminin et refus du sexuel	37
La mère et la Loi à l'adolescence	46
REMANIEMENT DU MOI ADOLESCENT	
Les idoles des jeunes : malheur ou nécessité	65
Les objets des adolescents.....	79

MODALITÉS DU LIEN SOCIAL À L'ADOLESCENCE

De la violence narcissique ou l'impossible séparation de l'archaïque maternel	93
Hystérisation : réponse normale	107
La frustration de l'acte et l'adolescent	119
Les désarrimés de la loi. Une délinquance dans la loi	128
Les « sans » noms de la science	137

PATHOLOGIQUES ADOLESCENTES

DE L'ESPACE

La mise en acte de l'invisible :

espaces et rencontres adolescentes	149
L'astructuration spatiale : trace de l'infantile	161
L'intime extimité de la rue	171

JOUISSANCES NON LIMITÉES

Toxicomanie, passion de la loi	177
Jouissance destructivité, références modernes de la violence	184
Un enfant chef de guerre : le meurtre du père « réélisé ».....	194

SEXUALITÉ MODERNE

Un nouvel objet du fantasme, à propos du sida	203
Émergences de l'homosexualité à l'adolescence, ou les gens de la mère	208
Tentative de sublimation dans les grammaires ?	220
Modernité des relations familiales : l'inversion de la dette	228

CONCLUSION

Analyste et adolescence, une <i>tuche</i> de structure.....	233
---	-----

BIBLIOGRAPHIE	242
---------------------	-----

Introduction

Cet ouvrage reprend des travaux qui s'étalent sur vingt ans de pratique clinique avec des adolescents et leurs parents, tant dans le cadre d'institutions sociales ou psychiatriques, que dans celui d'une pratique libérale.

Dans la première partie sont exposés les processus à l'œuvre du travail psychique adolescent dans sa rencontre avec les deux fonctions de l'adulte, telles que Freud les définissait : aimer et travailler. L'organisation psychique infantile régie par la névrose infantile normale, le complexe d'œdipe, et son successeur, la promesse œdipienne, s'avère inopérante à soutenir le sujet dans sa rencontre avec le sexuel en acte imposé par la puberté. Le retour de la chair dans l'image du corps qui s'impose du fait de la transformation pubertaire du réel du corps force le sujet à la rencontre de l'Autre sexe, la part féminine du sujet et de l'humanité, jusque-là ignorée par la différenciation sexuelle infantile, phallique/châtrée, référée à un seul sexe. Cette réorganisation des enjeux de l'amour et des identifications fait passer le sujet de la référence infantile, où l'Autre s'incarne dans les figures parentales, à la référence adulte où l'Autre trouve son existence dans l'ordre symbolique du monde dans lequel entre le devenant adulte. Cet ordre symbolique est organisé par les mythes organisateurs de l'échange entre les sexes et de l'alliance, soit ce qu'en d'autres termes Jacques Lacan a nommé du terme de discours. L'adolescence est ainsi le passage du discours infantile référé au Père

aux discours sociaux articulés par l'Autre social. Le remaniement qu'impose ce passage entre deux formes de la Référence, au sens legendrien du terme, ou de la tiercéité, au sens de Green, nécessite un remaniement de l'organisation psychique et du rapport du sujet au monde. La psychopathologie adolescente, dans sa labilité, témoigne des efforts du sujet pour traverser cette passe dans les meilleurs des cas, des impasses dans lesquelles il se trouve engagé dans les pires.

Logiquement, la deuxième partie de cet ouvrage s'attache à montrer les enjeux de la modernité et de ses discours sur les processus adolescents de construction de la subjectivité. Chaque époque, en effet, propose aux « devenants adultes » des modèles de comportements, des « moules » dans lesquels chaque sujet doit trouver un lieu d'identification, pour acquérir sa place dans les réseaux sociaux. Les rites des sociétés dites « primitives » étaient une façon de façonner les sujets dans le cadre de référence desdites sociétés ; divers compagnonnages ou initiations faisaient de même dans nos sociétés occidentales. La modernité, qui repose sur une organisation discursive portée par le discours de la Science, qui prône la liberté de choix individuelle et l'indépendance subjective, n'est pourtant pas exempte de mise en forme ou de modélisation subjective. Ce sont ces effets que nous voyons à l'œuvre dans les différentes formes de psychopathologies adolescentes actuelles. Il est ainsi possible de rendre compte des nouvelles expressions psychopathologiques (recrudescence des suicides, anorexies ou toxicomanie) comme conséquences sur la subjectivité de l'organisation libérale capitaliste des rapports entre humains.

La dernière partie explore, à partir de la psychopathologie adolescente au plus près de la clinique, d'une part les modifications de sens des symptomatologies adolescentes et l'apparition de ses nouvelles formes pathologiques que l'on nomme « états limites », d'autre part les enjeux de la cure ou de l'action éducative dans l'abord des adolescents de notre modernité. Le découpage de cette partie ne doit rien au hasard, s'il ne recouvre pas l'habituel catalogue nosographique, voire la répartition structurale des pathologies. En effet, il m'a semblé pertinent de présenter au lecteur, non une psychopathologie adolescente, mais bien plus les lieux où se jouent les phénomènes psychiques de construction de la subjectivité.

Le premier lieu est l'espace au sens topographique du terme. L'espace, au sens de l'espace public, est par essence le lieu physique dans lequel les adolescents jouent les enjeux de la séparation d'avec l'espace privé de la famille qui est celui de la construction dans l'infantile. *Sortir* est le maître mot de cette période de la vie, à la fois parce qu'il s'agit de *quitter* l'infantile, parce qu'il faut trouver *au-dehors* de la famille l'objet d'amour, parce qu'il devient urgent de tester son nouvel être en *sortant avec* l'autre, mais aussi parce que *l'extérieur* devient le lieu de toutes les expériences nouvelles même s'il peut devenir le lieu de l'enfermement comme le soulignait Kassovitz dans son film *La haine* quand il faisait dire à un de ses jeunes acteurs qui a raté le dernier métro : « Merde, nous sommes enfermés dehors. » L'espace, celui de la chambre dont on ferme la porte comme celui de la cité que l'on arpente avec les « potes » ou celui de l'appartement que l'on envahit de sa musique, devient le lieu privilégié de l'expression des conflits, des demandes et, en son fond, le lieu d'exercice du désir.

Le deuxième lieu est celui de la jouissance, car, dans l'organisation de l'espace public et du lien social moderne, la question de la jouissance, de l'autre et de l'objet est au cœur des enjeux d'inscription du sujet dans le monde. L'adolescent face à son « que vais-je faire de moi, et de mon désir ? » se trouve aux prises avec la réarticulation de son fantasme et il trouve dans les rêves et les fantasmes collectifs à supporter la construction individuelle de son fantasme par les rets des assignations culturelles. Or notre société occidentale repose sur trois grandes idéalizations collectives modernes qui posent la jeunesse et sa capacité à « jouir sans entrave » comme place « enviable », comme aboutissement social, empêchant pour les adolescents la projection de la réalisation du désir dans un avenir encore à venir.

Ces trois rêves modernes facilement repérables dans le discours courant de notre société peuvent se dire de la façon suivante :

- *rester jeune* ou plus exactement *rester en devenir*. L'adolescence devient alors le lieu idéal de la jouissance et l'inachèvement adolescent l'objet du désir des adultes ;
- *j'existe car je jouis de l'objet* de consommation ;
- *plus besoin d'être deux pour faire un enfant*.

Ces mythes sont des réponses aux bouleversements introduits dans l'ordre symbolique par la nouveauté du « crime de masse »,

l'Holocauste auquel répond la bombe atomique, soit les deux formes modernes de l'inhumanité de la mort¹. Ils sont pris dans la croyance que « la science est vraie sous prétexte qu'elle est transmissible (mathématiquement) [ce qui] est une idée proprement délirante² ». Notre société est ainsi régie par le discours technologique issu du capitaliste qui promet le bonheur pour bientôt, voire la suppression de la mort.

Chacun de ses fantasmes modernes, soutenu par la révolution technique, vient mettre le processus de transformation juvénile en difficulté, car la psychopathologie dépend aussi de l'organisation structurale du monde par le discours. Cette organisation structurale d'un sens du monde change sous l'effet de la technologie, fille du capitalisme, qui s'avère non pas un discours prêt de péricliter, mais bien un nouvel ordre du monde, où le sujet se croit maître de la vie et de la mort. La bascule définitive entre l'organisation du monde par le discours de l'Université, rejeton du discours du maître, et l'organisation du monde par le discours de la technologie postmoderne semble pouvoir être datée précisément du moment où bascule ce que P. Legendre appelle l'instituant, quand « à l'horreur de l'holocauste répond la bombe atomique³ » et qui vient d'être confirmé récemment par New York, soit du temps où l'homme s'équivaut à Dieu dans sa puissance de destruction et de création. Shoah et bombe atomique sont l'envers et l'avant d'une même bande de Möebius : la première est la technicisation administrative de la destruction généralisée, la deuxième est l'absolutisation de la mort technologique. Mais ce temps, le nazisme, est aussi celui des prémices de l'équivalence de l'homme à Dieu dans la puissance de création : les *lebenshauser* sont l'origine du « génie (*sic*) génétique » moderne. Cette bascule irréfutable qui fait du monde *un monde sans limite*⁴ met sur le devant de la scène, non plus la culpabilité par rapport à un père qui empêcherait de jouir, mais la vacuité narcissique d'un sujet qui ne peut jouir. La psychopathologie répond de cette bascule qui glisse impercepti-

1. Cf. *infra*, « Toxicomanies, passion de la loi ».

2. J. Lacan, 1973, « Note italienne », dans *Autres écrits*, 2001, p. 308.

3. Cf. *infra*, « Toxicomanies, passion de la loi ».

4. Selon le titre de l'ouvrage de J.-P. Lebrun, Toulouse, érès, coll. « Point Hors ligne ».

blement, mais sûrement, de la plainte d'un empêchement à la mélancolisation d'un impossible.

Le troisième lieu est celui de la sexualité génitale en acte, cette découverte inouïe de l'adolescence qui a été de tout temps l'espace privilégié de l'expression symptomatique du sujet dans sa demande à l'autre, et dans son désir de reconnaissance. Celle-ci n'est pas exempte des transformations culturelles des dernières décennies, et la « libéralisation sexuelle » a radicalement transformé le rapport du sujet à l'autre dans l'acte sexuel. L'autre est ainsi passé du statut de sujet désirant à celui d'objet de la relation, ouvrant la porte aux réalisations perverses en acte que sont les « tournantes », mais aussi à la transformation des rapports entre les adultes et les adolescents dans le domaine sexuel⁵.

Mais si l'adolescence inquiète, comme ce fut le cas dans toutes les périodes de mutations culturelles, si elle est l'objet d'une attention soutenue de la part des adultes et d'une inquiétude sociale forte de la part des éducateurs, elle n'est pas pourtant sans nous ouvrir aux voies nouvelles que devra suivre notre société pour rester pacifiée, soit une société où l'autre peut être reconnu comme sujet désirant différencié du sujet que je suis. Sortir de la plainte généralisée qui structure notre société et qui fait de chacun d'entre nous d'un côté une victime potentielle et de l'autre un possible agresseur, passe par un travail d'acceptation du manque, qui fut de tout temps celui du renoncement adolescent à l'objet idéalisé de la jouissance, la mère archaïque. En cela, la psychanalyse avec les adolescents, ou avec ce que l'adulte garde en lui d'adolescence inachevée, reste une des voies possibles pour réussir enfin le *sortir*. Dans ses effets d'usure de la croyance en un être, en une essence de l'être, le travail psychanalytique avec les adolescents dévoile la proximité de structure entre une cure et la *passé* adolescente. Cette proximité est celle de la reconnaissance du manque à être, nécessaire au désir et à la rencontre avec l'autre.

5. Cf. *infra*, « Modernité des relations familiales ».

NOUVEAUTÉS ADOLESCENTES

Traces d'adolescence dans l'histoire

Si les historiens se sont penchés, récemment il est vrai, avec bonheur sur l'histoire de l'enfant, de la famille, de l'école, du mariage, de la sexualité, je n'ai pas réussi à trouver une histoire de l'adolescent. Dire que cela vient confirmer l'inexistence de l'adolescent dans l'histoire et son apparition dans le courant du XIX^e siècle me semble pourtant abusif. Il existe des traces de notre moderne adolescent dans l'histoire, traces que je me propose d'explorer en ouverture de cet ouvrage.

Pourquoi existe-t-il non pas d'histoire de l'adolescent, mais seulement des traces ? Une partie de la réponse nous est apportée par Mircea Eliade quand il soutient que parler de l'adolescence et des rites de passage à l'âge adulte qui la caractérisent dans les sociétés dites primitives, c'est parler de la structure même de la société. Parler de l'adolescent serait donc dévoiler les modèles conscients et inconscients d'organisation des rapports humains et particulièrement de l'échange entre les sexes et de la transmission du pouvoir.

Construire une histoire de l'adolescent serait donc construire l'histoire des rapports sociaux et des mythes qui les organisent ; c'est sans doute la raison pour laquelle aucun historien ne s'est attelé à cette tâche titanesque. Je n'aurai pas la prétention de résoudre ce travail aujourd'hui, j'aimerais juste poser quelques jalons qui concernent :

- l'adolescent et l'histoire politique des sociétés occidentales ;
- l'adolescent et l'école dans notre culture judéo-chrétienne mais aussi gréco-latine. Cela nous permettra d'interroger la place de l'adolescent dans notre société moderne.

Adolescent et politique

Mettre l'adolescent en rapport avec la politique et l'évolution des structures sociales et des mentalités n'est plus pour surprendre, surtout après la « révolution des jeunes » de 1968. Cela semble concerner notre modernité, cependant d'autres périodes ont eu une grande préoccupation de l'adolescent dans notre culture occidentale. La Grèce du V^e siècle avant J.-C., Rome du I^{er} siècle avant J.-C., le Moyen Âge du XV^e, le romantisme du XIX^e, toutes ces périodes ont parlé, pensé, écrit sur les adolescents. Pour certaines les textes concernent une partie seulement de la société, pour d'autres les écrits parlent d'un réel courant social qui englobe l'ensemble de la population.

Pour aller au plus court, ce qui anime ces époques où l'adolescent est situé au cœur des discours, ce qui permet de les rapprocher entre elles malgré leurs différences, ce qui fait trait commun mis à part l'adolescent, c'est la transformation des rapports sociaux. Toutes ces époques sont des siècles de transition entre un pouvoir ancien et un pouvoir nouveau. Pendant ces siècles, les références morales nouvelles prennent la place centrale d'ordonnatrices des rapports sociaux. Ces nouvelles références existent parfois depuis longtemps dans certains textes, mais c'est pendant ce laps de temps qu'elles influent réellement sur le comportement social général.

Il me semble important de rappeler au début de ce travail que, entre le temps historique et le temps des transformations sociales, les rythmes sont différents. Par exemple, si l'enfant innocent naît au XII^e siècle en Europe, l'enfant naturellement bon et perversi par le social n'apparaît qu'au XVIII^e siècle avec Rousseau et sera réellement mis en pratique au XIX^e par l'école obligatoire. Sept cents ans pour qu'une idée prenne la place centrale et la nécessité d'un bouleversement du système de référence. Après cette parenthèse nécessaire, détaillons un peu ces siècles de transitions qui se préoccupent de l'adolescence. Commençons par le V^e siècle avant J.-C. en Grèce.

Entre 470 et 350 avant J.-C., prennent place Socrate, Platon, Aristote, Isocrate, qui restent les auteurs de référence sur la Grèce antique. Tous étaient des rhéteurs, c'est-à-dire des pédagogues s'intéressant à l'éducation du jeune citoyen, l'éphèbe. Cette période est, selon H. Irenée Marrou auteur de l'histoire de l'éducation dans l'Antiquité, le temps où s'installe en Grèce l'éducation des jeunes

entre 14 et 21 ans sous sa forme traditionnelle, qui se perpétuera jusqu'au XIV^e siècle dans l'empire d'Orient et sera à l'origine de nos écoles scolastiques en Europe. Nous ne pouvons pas isoler ces discours centrés sur l'éducation, cette mise en place d'une structure éducative d'un nouveau type, de la radicale transformation des rapports politiques dans la Grèce du V^e siècle. Les guerres entre cités et la prédominance d'Athènes sont en voie d'extinction. La démocratie athénienne vacille sur ses principes, la dictature des Trente clôt d'ailleurs cette phase de l'histoire grecque.

Il faudra attendre seulement cinquante ans pour qu'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, mette en place l'empire, qui ne tardera pas lui-même à laisser la place à Rome. Le plus connu et brillant représentant de cette jeunesse est Alcibiade, élève et disciple de Socrate, considéré par l'histoire comme individualiste, critique à l'égard du pouvoir, traître à sa patrie mais génial.

Tout ce V^e siècle qui sert de transition entre la démocratie, qui repose sur la tradition et l'esprit civique (la communauté), et l'empire, qui met en avant l'individualisme et la critique philosophique (la raison), est celui où l'éducation des adolescents prend la place centrale. Les auteurs qui se penchent sur l'adolescence sont avant tout les philosophes. Ils créent à cette époque l'éthique de l'éducation, qui se calque sur l'éthique politique. Socrate comme Isocrate sont des pédagogues, des enseignants qui forment la jeunesse, mais avant tout des politiques qui soutiennent l'un et l'autre la république.

Nous retrouvons les mêmes modèles aux XV^e, XVII^e et XIX^e siècles. Au XV^e siècle, les références chrétiennes prennent enfin la place dominante qu'elles essayent d'obtenir depuis le X^e siècle. La structure de pensée fondée sur un pouvoir unique, de droit divin, supplante la multiplicité de références de l'Antiquité. Le pouvoir politique bascule de la féodalité, système de pouvoir multicéphale, à la royauté absolue. Nous voyons en même temps apparaître avec Rabelais l'intérêt pour la pédagogie des jeunes et la mise en place dans le système scolaire de réelles classes d'âge, de progression par niveau, aussi bien dans l'enseignement laïc que dans l'enseignement religieux. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, nous avons encore ce même modèle : le passage de la royauté à la république et l'apparition du collège dans l'éducation, de l'apprentissage systématisé dans le monde du travail.

La question qui se pose est de savoir pourquoi l'adolescent est une des préoccupations majeures de ces temps de transformations des rapports de pouvoir et des références culturelles. À chaque période, transmission d'un savoir et devenir des adolescents semblent liés dans l'esprit des penseurs. Faut-il voir dans ce phénomène une envie de faire porter la transformation sociale par les jeunes ? Comme le disait Michelet, « la révolution et l'empire se sont faits avec des généraux de 18 ans », ce qui mettrait l'adolescent du côté du positif de l'avenir.

Au contraire, faut-il entendre cet engouement pour l'éducation de l'adolescent comme une peur panique de la transformation en cours dans la société ? Peur de l'avenir, du nouveau, dont l'adolescent serait le porteur imaginaire. Socrate et Platon défendant la république à l'aube de l'empire en seraient-ils les représentants ? Certains discours actuels sur l'échec scolaire dont seraient responsables la télévision et les nouvelles pédagogies ne sont-ils pas du même ordre ?

Changement politique et intérêt pour l'éducation des adolescents semblent donc liés. Comment ? Là est la question. Il semble nécessaire d'aller voir de plus près ce que disent ces périodes sur l'éducation pour tenter de cerner ce « comment ? ».

Adolescent et école

Nous allons faire un détour par l'enfance avant de reparler des adolescents, ce détour s'avérant nécessaire tant au niveau historique que dans la réalité de l'adolescent qui fut enfant avant de le devenir. En préambule à ce détour, j'aimerais aussi vous rappeler le sens étymologique du terme, du mot éducation. Il vient du latin *educere*, qui veut dire tirer de, faire sortir de, mais aussi enfanter, élever, exhausser. L'éducation, c'est tirer hors de, c'est concevoir un après, un avenir pour celui que l'on éduque.

Si l'éducation, c'est concevoir un avenir, nous comprenons peut-être mieux pourquoi les époques historiques n'imaginaient même pas qu'il soit possible d'éduquer un très jeune enfant – jusqu'à 7 ans. Pour ces siècles confrontés à une mortalité infantile massive, un projet pour un petit enfant n'était pas pensable. Le seul possible était d'essayer qu'il vive.

Il aura fallu la baisse de la mortalité infantile et la réduction du nombre d'enfants par foyer qui lui est liée en après-coup pour que notre XX^e siècle, protégé de la mort de l'enfant, puisse commencer à penser à lui comme un être dans le futur. La conception du bébé comme personne, comme un être à part entière, n'est possible que si l'enfant vit à peu près à coup sûr. Tout être trop marqué par la mort possible n'est pas investissable individuellement.

Ce petit enfant n'était pas un être à éduquer, pourtant ne croyez pas que la société, les adultes s'en désintéressaient. La lourde tâche de conduire le bébé à l'âge d'enfant (le *puer* de 7 ans) était très investie socialement, peut-être même plus que celle d'enseignant qui s'adressait à l'enfant plus âgé.

Pour illustrer l'importance de cette fonction, que nous appelons aujourd'hui fonction maternelle, je rappellerai une anecdote mythique de l'histoire romaine. Il s'agit de celle de Coriolan. Coriolan est un ancien chef d'État de Rome. Chassé de la ville et révolté contre Rome, il prend la tête des Volsques et se dirige contre son ancienne patrie. Ni les ambassadeurs, ni même les prêtres ne réussissent à le faire fléchir, mais il cède aux reproches de sa mère, et cesse sa guerre. Cette anecdote, devenue mythique, illustre la place accordée à ceux qui s'occupent du tout petit enfant dans l'Antiquité. J'aurais pu prendre d'autres histoires dans d'autres époques pour illustrer ce propos. Si j'avais choisi la Grèce, c'aurait été non pas la mère qui aurait fait fléchir le révolté, mais l'esclave qui l'avait éduqué, nourri et choyé ; au XVIII^e siècle c'est la nourrice qui aurait tenu cette fonction. Qu'importe en fait la personne, c'est la fonction ici qui importe, la fonction maternelle, celle de la protection bienveillante et farouche qui faisait que le petit enfant survivait à qui il est fait appel.

Cette période durait jusqu'à l'âge de 7 ans, cette limite restant encore marquée de nos jours par ce que l'on appelle l'âge de raison. Le petit enfant, l'*infans*, devenu enfant, *puer*, quittait alors la protection « maternelle ¹ » pour passer sous l'autorité paternelle. Ce schéma, dont la psychanalyse a explicité l'origine dans la découverte de l'œdipe, se retrouve depuis l'Antiquité. Il s'estompe depuis la fin du

1. Les guillemets soulignent ici l'inadéquation de cette appellation trop en lien avec notre moderne représentation de la mère comme maman.

XVIII^e siècle pour s'effacer par la création de l'école obligatoire par Jules Ferry et disparaître dans la création des écoles maternelles et de la puériculture.

Qu'il soit citoyen ou esclave dans l'Antiquité, noble ou paysan au Moyen Âge, bourgeois ou ouvrier du XIX^e siècle, l'enfant *puer* passait par une brusque coupure d'avec la protection maternelle pour entrer dans l'apprentissage paternel. Ce passage brusque était marqué par une répression souvent brutale des instincts que le temps d'avant laissait librement s'exprimer. Le livre d'Héroard, médecin du jeune Louis XIII, outil précieux car rare sur l'éducation au quotidien, bien que royale, est frappant (c'est le mot) à cet égard. Si ce passage était vrai pour tous, l'éducation était différente suivant les couches sociales existantes et les projets construits, ou simplement possibles, sur le devenir de l'enfant. Ces différents projets faits par les adultes sur les enfants portaient en eux l'avenir auquel ils étaient promis. Ils préparaient le passage suivant, celui de l'entrée dans l'adolescence, par une construction progressive du rôle social.

Prenons le Moyen Âge pour exemple. Le jeune fils de paysan, à 7 ans, commençait à aller travailler la terre et pouvait être demandé pour les corvées seigneuriales ; la fille, elle, s'occupait des bêtes, travail de la femme. Le fils du seigneur ou du hobereau devenait page ou écuyer, apprenant déjà son futur métier, la fille apprenait musique et broderie, ainsi qu'à diriger le personnel. L'enfant, quelle que soit son origine, confié au couvent apprenait à lire par cœur les textes sacrés, entrant ainsi déjà dans les ordres qu'il ne quitterait généralement pas. Dès 7 ans les rôles étaient ainsi répartis, et rares étaient ceux qui avaient la possibilité d'en sortir.

À contrario notre XX^e siècle propose à tous les enfants, quelles que soient leur histoire et leur origine, un passage identique : l'entrée à l'école primaire. Cela reporte donc à plus tard la proposition, ou l'imposition (ne soyons pas trop utopistes) d'un projet pour l'avenir de l'enfant. Ce temps après, c'est l'entrée dans l'adolescence et l'épreuve de l'orientation.

L'entrée dans l'adolescence jusqu'au XIX^e siècle était la suite logique de l'enfance, de ce temps d'apprentissage paternel. Il se marquait par l'intégration, souvent encore partielle, dans le rôle et la fonction sociale auxquels le sujet se préparait depuis l'enfance. Trois